

ELIZABETH II

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Elizabeth II : La reine d'une ère nouvelle / Robert Hardman
Autres titres : Queen of our times. Français | Reine d'une ère nouvelle
Nom : Hardman, Robert, 1965-, auteur
Description : Traduction de : Queen of our times : the life of Elizabeth II
Identifiants : Canadiana 20220023263 | ISBN 9782897838034
Vedettes-matière : RVM : Elizabeth II, reine de Grande-Bretagne, 1926-2022 |
RVM : Reines-Grande-Bretagne-Biographies | RVM : Grande-Bretagne-
Histoire-1952- (Elizabeth II) | RVMGF : Biographies
Classification : LCC DA590.H3714 2022 | CDD 941.085092-dc23

Titre original : ELIZABETH II: QUEEN OF OUR TIMES by Robert Hardman
Publié au Royaume-Uni par Macmillan en 2022
© Alisio, une marque des Éditions Leduc, 2022
Traduit de l'anglais par Richard Robert

© 2022 Les Éditeurs réunis, pour la présente édition

Photo de la couverture : Royal Collection Trust / Dorothy Wilding

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition
LES ÉDITEURS RÉUNIS
lesediteursreunis.com

Distribution nationale
PROLOGUE
prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2022
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

ROBERT
HARDMAN

ELIZABETH II
*
LA REINE D'UNE ÈRE NOUVELLE

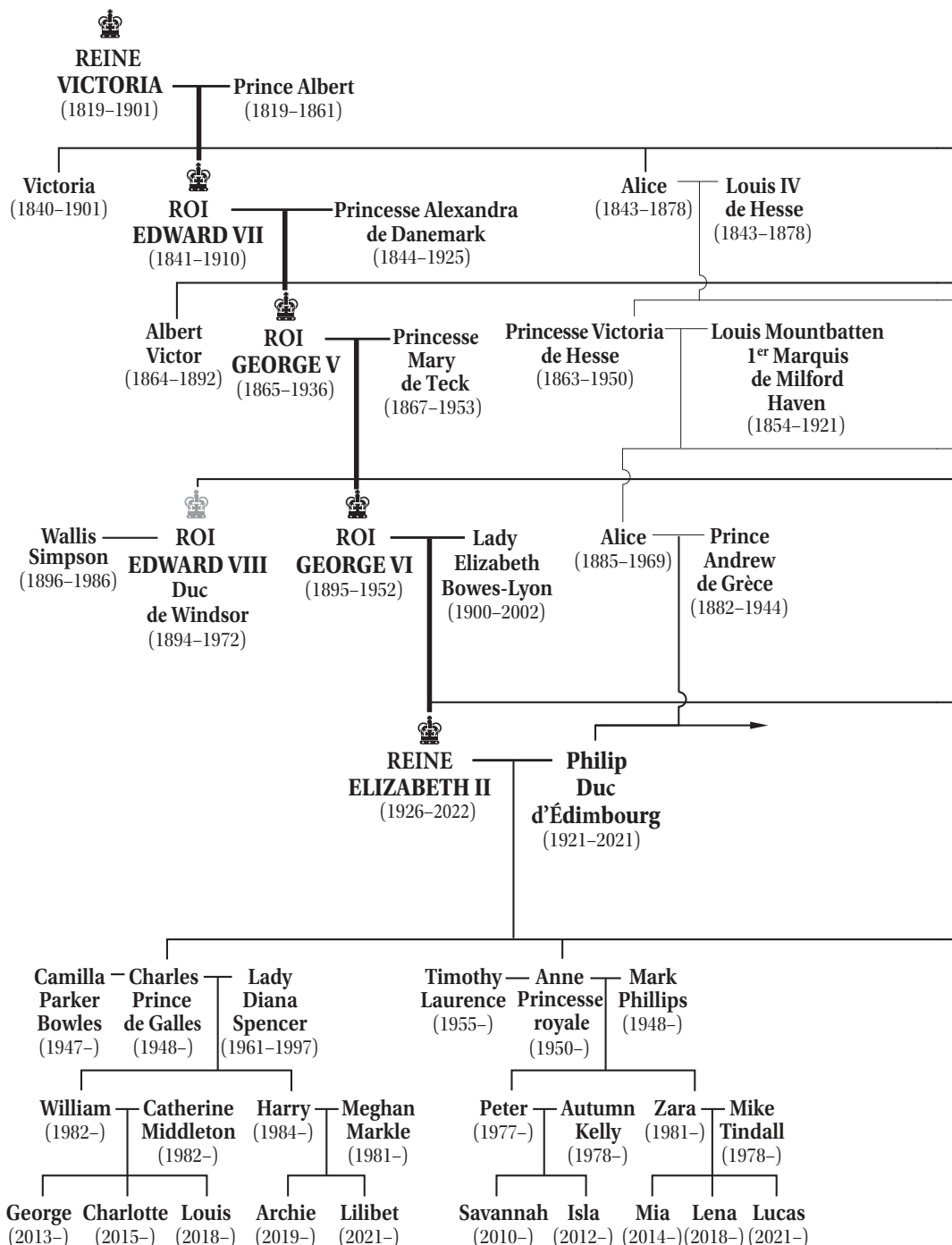


LES ÉDITEURS RÉUNIS

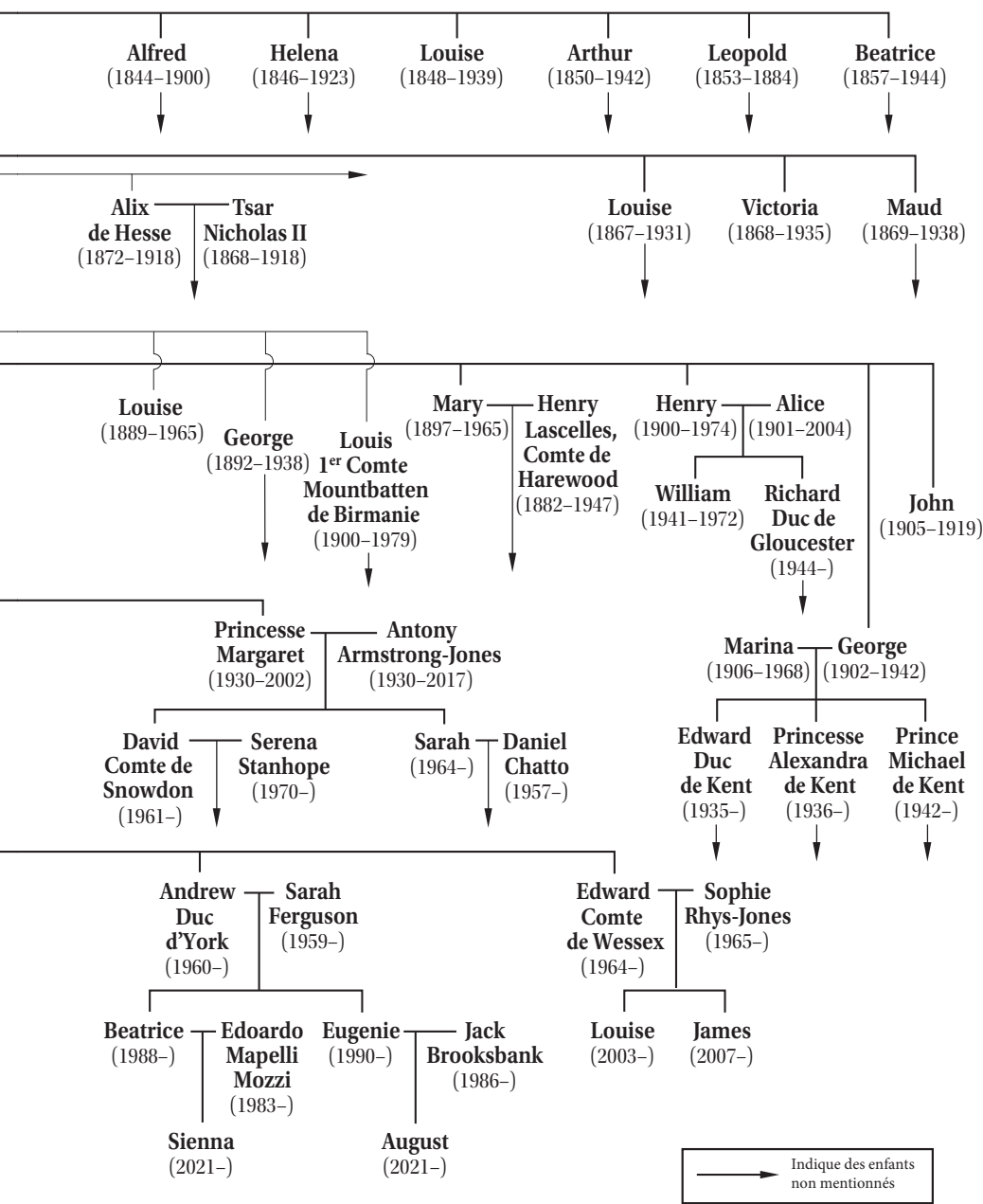
Sommaire

Préface	11
Avant-propos	15
« Elle ne se prend pas trop au sérieux »	17
 PREMIÈRE PARTIE : PRINCESSE	 41
1 « Attraper les jours heureux »	43
2 « Fais signe, et ne pleure pas »	71
3 « Pauvres chéries, elles ne se sont encore jamais amusées »	101
4 « N'oubliez pas qu'elle est la reine de demain »	137
 DEUXIÈME PARTIE : LE RÈGNE INACHEVÉ	 167
5 « Je ne pouvais plus bouger du tout »	169
6 « Jouons un peu les badauds »	199
7 « Je ne monterai pas sur ce truc »	229
8 « Continuer à régner »	257
 TROISIÈME PARTIE : L'ARGENT ET LE FER	 281
9 « Les vieux amis ne seront pas perdus »	283
10 « On apprend comme apprennent les singes »	315
11 « Tout le monde est content ? Moi, je le suis »	343
12 « <i>La grande plonge</i> »	365
13 « S'y mettre »	391
14 « La seule fois où je l'ai vue pleurer »	417
 Notes de fin	 449
Index	474

À Hugo, Harriet et Victoria



Arbre généalogique
de la reine Elizabeth II
depuis la reine Victoria



Préface

La célébration au début du mois de juin du jubilé de platine d'Elizabeth II a permis à ses sujets de fêter pendant quatre jours les soixante-dix ans de règne d'une personnalité qui a incarné toute l'histoire contemporaine du Royaume-Uni et du monde. À cette occasion, de nombreuses biographies lui ont été consacrées.

À mes yeux, l'ouvrage de Robert Hardman est le meilleur livre étranger sur la monarchie. Et pour cause, l'auteur est le plus fin des analystes de la royauté britannique, l'une des institutions les plus anachroniques au monde. Cet homme exquis – également excellent confrère – est une perle rare. L'écrivain-historien est un puits d'informations sur la reine. Surtout, l'intéressé ne soutient pas le discours à la mode.

En effet, Hardman dresse un portrait d'Elizabeth II transgressif, qui sort des sentiers battus. À lire l'intéressé, loin d'être une personnalité passive dépassée par les événements, la souveraine a toujours gardé le contrôle dans les situations les plus dramatiques et les péripéties les plus éprouvantes. Invariablement courtoise, imperturbable, ne laissant rien paraître, la cheffe d'État donnait l'impression que tout glissait, que rien ne l'atteignait. Toutefois, derrière

le personnage égal, d'apparence froide, qui a toujours su cacher les discordances de son tempérament, se cachait une redoutable tacticienne qui a suivi instinctivement les principes du *Prince* de Machiavel, probablement sans l'avoir lu. Elle a fait preuve d'une autorité remarquable quand les faits s'imposaient, même de cruauté s'il le fallait, pour la grandeur du pays. Du grand art...

Elizabeth II, la reine d'une ère nouvelle démontre, documents et références à l'appui, comment cette petite femme « sans qualités », timide et à l'éducation sommaire, montée sur le trône sans préparation aucune, est devenue une icône planétaire au zénith de la popularité. Par ailleurs, le texte lève bon nombre de zones d'ombre sur celle que la tradition, tendrement et respectueusement indulgente, qualifie sans autre examen de « gracieuse ». Tour à tour réactionnaire et réformiste, aimante et tyrannique, francophile et anglaise comme on n'en fait plus... sa vie se lit comme un roman d'amour, un conte de fées et un thriller de la haute société la plus secrète du monde. Lors de son règne, son royaume, pris entre un équilibre ancien déjà rompu et un équilibre nouveau à réinventer, a connu les joies du succès et les affres de l'échec.

Robert Hardman est un *Buckinghamologue* exceptionnel. La plupart du temps, les experts de la monarchie ne font que frôler ces altesses qui les obsèdent tant. Ils ont rencontré l'homme ou la femme qui a vu la reine. Leurs sources de renseignement viennent souvent, moyennant finance, des gouvernantes, soubrettes et valets employés dans les châteaux royaux et les résidences princières.

Même les journalistes officiellement accrédités à la cour d'Angleterre ne rencontraient quasiment jamais la souveraine. Si vous couvrez la politique, la City ou la religion, vous vous entretenez régulièrement avec ministres, syndicalistes ou évêques. Le correspondant à la cour ne parlait jamais à la reine. Elle ne donnait jamais de conférence de

presse, ne recevait pas les journalistes à titre individuel. Les grands commis de Buckingham Palace fuyaient la presse. Les anciens dignitaires, plus royaux que la reine elle-même, souvent carrément condescendants, débitaient les mêmes éloges convenus, dépourvus du moindre intérêt. Lors des voyages à l'étranger, la marge de manœuvre des envoyés spéciaux était bien cadrée : pas de citations directes des officiels, qui devaient rester anonymes, et maintien à distance respectueux de Sa Majesté.

La biographie de Robert Hardman est le fruit d'une enquête fouillée, à la mise en scène rythmée et au récit tout en tension. Il a travaillé à partir des archives royales, de témoignages et de sa longue expérience de chroniqueur royal. Le livre est le fruit de nombreuses rencontres avec la souveraine, les membres de sa famille, les anciens et derniers collaborateurs, les diplomates ainsi que le personnel politique.

En outre, le chroniqueur chevronné de la cour des Windsor n'est pas tombé dans l'écueil de ce genre d'exercice, la « fièvre du tapis rouge », la grosse tête provoquée par la fréquentation assidue des dignitaires du Palais, les invitations à des réceptions, à des événements royaux ou à l'opéra pour un dîner dans la loge royale. Le piège de la déférence guette à tout moment le biographe royal, qui doit sans cesse jouer aux équilibristes entre la coopération du Palais, sans laquelle rien ne peut se faire, et la protection de sa liberté éditoriale. Bien que les médias aient eu raison de l'ère du respect, l'avertissement d'un conseiller royal à l'auteur d'une biographie officielle de George V vient sans cesse à l'esprit : « Vous n'avez pas été convié pour écrire sur un homme, mais sur un mythe. »

Même si Robert Hardman reconnaît volontiers sa réelle fascination pour son sujet, il a réussi à éviter les chausse-trappes de l'hagiographie.

Le découpage choisi par l'éditeur (1926-1992, puis 1992 jusqu'à maintenant) s'imposait. En effet, 1992 marque l'*annus horribilis*. C'est une date charnière. Pour la première et dernière fois du règne, la statue de Commandeur de la reine est tombée de son piédestal sous l'effet des scandales familiaux, des controverses financières et de la montée en force du mouvement républicain.

Comme l'a écrit Robert Hardman, succéder à un pareil personnage sera une terrible mission pour le nouveau monarque, Charles III. Le décès d'Elizabeth II, le 8 septembre 2022, a provoqué un séisme émotionnel au Royaume-Uni et dans le monde entier.

Marc Roche

Avant-propos

Dans la vie publique moderne, sept décennies de règne ininterrompu sont difficiles à appréhender. Au cours de sa dixième décennie, Elizabeth II a dû affronter certains des plus grands défis qui se soient présentés à elle depuis son accession au trône il y a soixante-dix ans. Dans le même temps, elle a établi de nouveaux records, la durée de son règne ayant dépassé celui de la reine Victoria. Alors que ses anciens homologues et contemporains, dont beaucoup ont disparu depuis longtemps, commencent à figurer dans les programmes d'histoire, elle a régné jusqu'au 8 septembre 2022, date de son décès.

Étant donné l'ampleur de ses réalisations, la seule façon de les replacer dans leur contexte, et de les apprécier comme le feront les prochains historiens, est de revenir au tout début. Ce faisant, j'ai dressé un portrait entièrement nouveau non seulement de son règne, mais aussi de sa vie. Je n'ai pas cherché à réviser les études précédentes sur la reine et la monarchie. Ce livre part de zéro, avec des perspectives et des éléments nouveaux, notamment des documents inédits provenant des archives royales.

J'ai parlé à ceux qui ont connu la reine jusque dans ses dernières années et à ceux qui l'ont connue jadis (certains d'entre eux remontant à l'époque où elle était princesse). Je suis parfois revenu voir ceux qui avaient eu la gentillesse

de me parler quand j'écrivais mes livres précédents. Pour ceux qu'il n'est plus possible d'interroger, j'ai réécouté les conversations et les entretiens passés. Il a été particulièrement agréable et instructif de revenir sur mes nombreuses rencontres avec feu le duc d'Édimbourg, ce qui m'a rappelé sa contribution majeure à cette histoire extraordinaire.

La reine est la figure la plus célèbre et la plus familière de notre vie nationale, et sans doute aussi de la vie internationale. Son visage figure parmi les images les plus reproduites de l'histoire. Il n'y a guère qu'un seul record qu'elle n'ait pas battu : Louis XIV, couronné avant d'avoir fêté ses 5 ans, fut en effet le souverain ayant régné le plus longtemps dans l'histoire. Pourtant, la célébrité ne l'intéressait pas. De plus, après toutes ces années de familiarité, nous continuons à nous poser la même question : « Comment était-elle en réalité ? » C'est le grand paradoxe d'Elizabeth II, et il l'a bien servie. Ce livre, je l'espère, apporte de nouvelles réponses à cette énigme.

Seuls ceux qui ont dépassé l'âge de 70 ans peuvent se souvenir d'un autre monarque au Royaume-Uni. La plupart des Britanniques n'en ont pas connu d'autre. En ce qui me concerne, cela fait trois décennies que je chronique l'actualité et la royauté. Pourtant, cela représente moins de la moitié du règne de la reine et seulement une fraction de sa vie. Son histoire nourrit la nôtre. Elle a été à l'arrière-plan de toutes nos vies. C'est pourquoi, quelle que soit notre opinion sur la monarchie dans le monde moderne, elle est incontestablement la reine de notre temps.

Introduction

« Elle ne se prend pas trop au sérieux »

C'était un leader du monde libre, lauréat du prix Nobel, et pourtant cela avait été l'une des grandes soirées de sa vie. De retour dans sa suite du palais de Buckingham, Barack Obama voulait simplement savourer ce moment. Il venait d'être honoré par un banquet d'État offert par la reine Elizabeth II. Ce n'était pas la vaisselle d'or et d'argent héritée de George IV et digne du roi Midas ni la qualité de la Romanée-Conti, un Échézeaux Grand Cru 1990, qui avaient conféré à cet événement un caractère exceptionnel. C'était la relation qu'il avait établie avec une hôtesse qui pouvait parler avec une telle autorité de tant de ses prédécesseurs. Obama y avait pris tant de plaisir que la reine avait fini par prendre à part le chancelier de l'Échiquier pour lui demander s'il pouvait, très discrètement, faire savoir au président qu'il était l'heure de se coucher. « J'ai juste dit : "Oui, madame", se souvient George Osborne. Je voyais Obama, un verre à la main, et je me suis demandé ce que je devais faire. Je ne pouvais pas l'interrompre et dire : "Oh, la reine voudrait que vous alliez au lit¹." » Heureusement, il fut sauvé par le secrétaire privé de la reine, qui mit poliment fin à la conversation.

Encore en ébullition, le président convoqua ses deux plus proches collaborateurs pour un modeste after dans la suite belge, où la reine logeait ses visiteurs d'État. Il y avait du travail. Le lendemain, Barack Obama deviendrait le tout premier président américain à s'adresser aux deux chambres du Parlement britannique dans le cadre prestigieux de Westminster Hall. Pendant que la première dame se préparait à se coucher dans la chambre des Orléans, le président et ses conseillers s'assirent dans le salon, qu'on appelle la salle du XVIII^e siècle, pour mettre la dernière main à son texte.

« Obama allait prononcer un grand discours pour défendre les valeurs occidentales, raconte Ben Rhodes, plume et conseiller du président. Mais, comme quiconque sortant d'un dîner à Buckingham Palace, il voulait d'abord parler de sa soirée. »

Par-dessus tout, le président voulait parler de son hôtesse. « J'aime beaucoup la reine, expliqua Obama. Elle me rappelle Toot, ma grand-mère. Courtoise. Franche et directe. Elle dit toujours ce qu'elle pense. Elle ne supporte pas les imbéciles². »

À ce moment-là, il y eut une interruption. C'était un majordome du Palais, qui annonçait la présence d'un intrus. « Monsieur le président, excusez-moi, chuchota l'homme en queue-de-pie. Il y a une souris. » Sans sourciller, le président répondit : « Ne le dites pas à la première dame. » Le majordome l'assura que tout serait fait pour attraper l'invité indésirable. « Ne le dites pas à la première dame », répéta Obama. Comme le note Rhodes : « La seule chose qui l'inquiétait, c'était que Michelle Obama était terrifiée par les souris³. »

Cette chasse à la souris ne fit qu'ajouter à l'atmosphère somptueusement surréaliste. « Peut-être s'agit-il vraiment de la fin d'un empire », suggéra Rhodes. Obama n'était

pas d'accord : « Non, c'est loin d'être fini. Vous avez vu les bijoux de la reine ? » Comme il arpentaient les murs de la salle du XVIII^e siècle, contemplant le *Diane et Actéon* de Gainsborough, deux Canaletto et le portrait par Zoffany du vieil ennemi de l'Amérique, George III, le contraste entre la permanence de la monarchie et la nature éphémère de la politique du XXI^e siècle commençait à se faire sentir. « Il y a quelques années à peine, j'étais encore sénateur de l'Illinois, plaisanta le président, et je vivais dans un appartement. »

Dix ans plus tard, Rhodes se souvient d'un autre détail amusant du séjour des Obama au palais de Buckingham. Nulle part ailleurs le couple présidentiel n'occupa de suite sans salle de bains. Il n'y avait que des toilettes de style édouardien dans un cabinet à côté de la chambre. Vu la disposition archaïque du Palais, les visiteurs d'État devaient traverser le couloir pour se laver les dents dans une salle d'eau si ancienne qu'elle était certes pourvue d'une baignoire, mais pas d'une douche. « Cela ne le dérangeait pas, raconte Rhodes, mais il a dit : "C'est un peu bizarre. Les toilettes sont là-bas !" »

Envoyé au lit si tôt, dans une maison avec de la vermine et où c'était une expédition de se rendre à la salle de bains, on aurait pu pardonner à Obama de trouver quelque peu décevant son séjour au Palais. Au contraire, l'expérience renforça son estime pour une cheffe d'État qui comptait parmi les plus impressionnants qu'il eût rencontrés au cours de ses deux mandats. Les deux dirigeants s'étaient rencontrés pour la première fois deux ans auparavant, lors d'une visite où la reine et Michelle Obama avaient noué amitié en discutant de leurs pieds douloureux et de la longueur des réceptions – « juste deux dames fatiguées qui se plaignaient de leurs chaussures », comme l'a raconté plus tard la première dame⁴. Ce fut la première de nombreuses

rencontres. Dans ses mémoires, Michelle Obama parle avec tendresse de « notre amie, la reine », cette femme qui « rappelait à Barack sa grand-mère pleine de bon sens » et qui a donné à la première dame une leçon de vie : « Au fil de toutes ces visites, elle m'a montré que l'humanité est plus importante que le protocole ou les formalités⁵. »

Le président partageait cette impression. « Ils ont développé une véritable affinité. Il a vu à quel point la reine se démenait pour qu'un président noir américain se sente le mieux possible. Elle l'a traité bien mieux que d'autres dirigeants l'ont fait, je peux vous le dire, déclare Rhodes, sans citer de noms. C'était très fort. Elle et le prince Philip – des personnes qui, d'un point de vue générationnel et racial, sont très éloignées des Obama – ont vraiment essayé de nouer une véritable amitié. Obama a été époustouflé. Elle pouvait lui donner son avis sur des gens qu'il apprenait à connaître et avec lesquels il allait travailler, et elle était capable de parler de tous les présidents américains, en remontant jusqu'à Eisenhower, avec ce côté pragmatique et direct⁶. »

Obama, ajoute Rhodes, fut également frappé de ce que la reine signifiait aux yeux du public : « Pour les gens, elle représente les sacrifices de la guerre, et cela compte énormément. Elle représente l'acceptation de la décolonisation. Mais aussi la victoire dans la guerre froide et les valeurs d'une bonne relation. »

En 2015, le président Obama fut invité à prononcer le discours principal lors des funérailles de l'ancien président et Premier ministre israélien, Shimon Peres. Obama le compara aux « géants du xx^e siècle » qu'il avait eu lui-même l'honneur de rencontrer. Il en cita deux : Nelson Mandela et Elizabeth II. « Des dirigeants qui ont vu tant de choses, dont les vies couvrent des époques si importantes qu'ils n'ont pas besoin de prendre une posture ou de jouer avec

la dernière tendance en vogue ; des gens qui parlent avec profondeur et en connaissance de cause, et non par petites phrases. Les sondages ou les modes ne les intéressent pas. »

Cela explique pourquoi, dans sa dixième décennie, la reine n'était nullement au crépuscule de sa carrière. Elle se trouvait bien plutôt à l'apogée de son pouvoir, son règne entrant simultanément dans le livre des records et dans les livres d'histoire. « Dans le paysage très fragmenté des médias, des nouvelles et des célébrités, Sa Majesté est une constante, déclare Lord McDonald, ancien patron de la diplomatie britannique*. Elle est fiable et digne, des qualités auxquelles tout le monde veut être associé. » Évoquant une rencontre avec le rédacteur en chef du plus grand journal allemand, *Bild*, alors qu'il venait de prendre ses fonctions comme ambassadeur à Berlin, il se rappelle : « Sa première question fut : "Quand est-ce que Sa Majesté revient en Allemagne ? Cela fait bientôt dix ans. Nous attendons une autre visite !" »

Longtemps, on s'est plu à décrire ce règne comme une série de séismes. Les biographes et les réalisateurs de documentaires se concentraient, à juste titre, sur les principaux drames de ces sept décennies : les amours contrariées de la princesse Margaret avec le capitaine Peter Townsend, l'affaire de Suez, le meurtre de Lord Mountbatten, les mariages royaux, les querelles avec Mme Thatcher, l'incendie de Windsor, les divorces dans la famille royale et la mort de la princesse de Galles, suivie par celles de la princesse Margaret et de la reine mère, et enfin la disparition des ducs d'York et de Sussex de la scène royale.

* Anciennement Sir Simon McDonald, il a été ambassadeur en Israël et en Allemagne avant de devenir sous-secrétaire permanent au Foreign Office.

La reine avait ses détracteurs. Il y a toujours eu entre un cinquième et un quart des Britanniques qui souhaitaient la voir remplacée par un chef d'État élu. Au-delà de ces opposants de principe, elle a également été la cible de nombreuses critiques personnelles. Depuis les attaques de Lord Altrincham sur sa cour d'« aristocrates en tweed » et ses manières de déléguée de classe, à la fin des années 1950, on lui a reproché son sens de la mode, le choix de son personnel, ses finances ou la façon dont elle a élevé ses enfants. Dans les années 1990, en particulier, on lui a fait grief de son apparente inaction face aux drames familiaux qui se succédaient. Même des proches et des commentateurs qui l'appréciaient ont fait remarquer que si elle n'a « jamais fait de faux pas, elle n'a jamais fait un pas en avant non plus⁷ ». En 2015, alors que la reine était sur le point de dépasser son ancêtre Victoria pour devenir la monarque ayant régné le plus longtemps dans l'histoire britannique, la chroniqueuse du *Guardian* Polly Toynbee l'a décrite comme l'« ancienne maîtresse du néant⁸ », tandis que l'historien David Starkey déclarait aux lecteurs de *Radio Times* : « Elle n'a rien fait ni dit dont on se souviendra. Elle ne donnera pas son nom à son époque. Ni, j'en ai bien peur, à quoi que ce soit d'autre⁹. » Selon lui, c'est la reine Victoria qui a été, et de loin, le plus grand monarque de l'histoire anglaise.

Cette image de la « reine en crise » a été renforcée par un autre drame, en l'occurrence une série dramatique. Diffusée pour la première fois par Netflix en 2016, *The Crown* tente de mettre en scène la vie de la reine pendant la seconde moitié du xx^e siècle, souvent en prenant quelques libertés avec la vérité. La plupart des figures historiques substantielles finissent par devenir des personnages dramatiques. Cependant, rares sont ceux qui vivent cette expérience de leur vivant, et plus rares encore ceux encore

en fonction. *The Crown* a certainement amélioré l'image de la monarchie, mais à quel prix pour sa réputation, et pour la compréhension par le public, d'événements réels impliquant des personnes réelles ? Ce débat se poursuivra pendant des années, car dans le reste du monde la série façonne encore la perception d'Elizabeth II et de sa famille, pour le meilleur et pour le pire.

Pourtant, le portrait d'une femme sans joie, inerte et assiégée, subissant un revers après l'autre, ne correspond guère à la monarque qui est demeurée plus de sept décennies sur le trône. Comme nous le verrons, son rôle dans l'histoire de la Grande-Bretagne moderne et du Commonwealth, loin d'être sans importance, a souvent été une leçon d'application prudente du *soft power*, cette version subtile de la puissance des nations. À l'approche de son jubilé de platine, elle a dû faire face à deux des plus grands défis de son règne, à savoir la pandémie de Covid-19 et le décès du prince Philip. Ces défis auraient certainement été accablants pour la monarque endurcie et lasse de la série *The Crown*. Pourtant, la reine ne s'est pas effacée. Au contraire, elle a semblé faire preuve d'une détermination plus grande que jamais. Le récit du déclin tend à négliger un fait apparemment banal, qui explique comment et pourquoi la monarchie a continué à rebondir. Il s'agit d'une vérité toute simple : la reine aimait sincèrement être reine. L'idée que la monarchie serait un boulet doré ignore que l'essentiel de ce règne a été bien réglé et satisfaisant ; et que, même dans les périodes les plus sombres, le soutien à la monarchie a largement dépassé le désir d'une alternative. Cette idée néglige aussi ce qu'un courtisan du premier cercle me décrit comme « l'atout social considérable et intangible » d'une « institution palpitante, qui descend plus loin – et plus souvent – dans les capillaires de la vie nationale que n'importe quelle autre,

en répondant aux besoins quotidiens du pays : remercier les gens qui ont besoin d'être remerciés et visiter les lieux qui ont besoin d'être visités ».

Par-dessus tout, à un âge où tout le monde a pris sa retraite, il est maintenant plus évident que jamais que la reine aimait vraiment son travail. D'autres personnalités publiques l'ont remarqué. « Je ne pense pas qu'il y ait le moindre doute sur le fait qu'elle aime son rôle et qu'elle s'y consacre pleinement, déclare John Howard, ancien Premier ministre australien. Je n'ai jamais eu l'impression que, publiquement ou en privé, elle ait une fois manifesté un quelconque sentiment d'exaspération¹⁰. »

« Je pense que la reine a profondément le sens de sa mission, déclare l'ancien Premier ministre britannique Tony Blair. Elle l'accomplit parce qu'elle pense que c'est vraiment important et, comme on aime ce qu'on fait quand on sent que c'est utile, elle aime ce qu'elle fait¹¹. »

« Je suis sûr que c'est le cas, confirme l'ancien président américain George W. Bush. À un moment donné, si vous n'aimez pas votre travail, s'il vous déprime, s'il devient tellement pesant que vous ne pouvez plus le supporter, alors cela finit par se voir, et ce quel que soit votre travail¹². »

Un autre ancien Premier ministre, David Cameron, a toujours été impressionné par son étonnante concentration, quel que soit le sujet abordé. « Lorsqu'elle discute de l'actualité ou de la politique, en particulier des affaires étrangères, elle ne semble jamais s'ennuyer ni se fatiguer. Cela tient sans doute à la combinaison de deux éléments : elle sait qu'il faut le faire, et en même temps elle trouve cela intéressant¹³. »

Comme nous le verrons, à quelques moments elle s'est trouvée poussée à la limite. Pourtant, elle ne l'a presque jamais laissé paraître. Durant quatre-vingts ans, depuis sa première participation officielle à un événement public,

alors qu'elle n'était qu'une princesse de 16 ans, elle ne s'est endormie qu'une seule fois en service. C'était lors de sa visite d'État en Allemagne, en 2004. À l'université Heinrich-Heine de Düsseldorf, on l'a vue s'assoupir une dizaine de secondes lors d'une conférence intitulée « Nouvelles connaissances en biologie et en médecine en utilisant des aimants¹⁴ ».